

Voix et chapitres

Lumière sur un océan d'ombres

Jon Savage compile une histoire orale de Joy Division. Et creuse la normalité du groupe mythique de la new wave, sacralisé par le suicide de son chanteur en 1980.

François Barras

L'histoire se termine le 18 mai 1980 au matin, dans une de ces maisons en briques rouges qui composent les rues de Macclesfield et, au-delà, de toutes les banlieues de l'Angleterre industrielle. À 5 heures du matin, Ian Curtis, 23 ans, fait chavirer la chaise sous ses pieds. Il sera découvert peu après par son épouse, Deborah, et mis en terre trois jours plus tard au cimetière de la petite ville. Sur la pierre tombale, l'épithaphe est aussi le titre de sa dernière chanson: «Love Will Tear Us Apart». L'amour nous mettra en pièces.

Le 18 mai au matin, l'histoire se termine et elle commence. Le pendu était chanteur d'un groupe dont le succès dépassait depuis quelques mois sa région natale de Manchester: Joy Division venait de publier son second album en deux ans, «Close». Sur la pochette inspirée du néoclassicisme français, une scène de funérailles. Avec son nom comme l'exacte antithèse de sa musique, ses compositions à la beauté anxieuse et la fin morbide de son chanteur à l'aube d'une décennie nouvelle, Joy Division ne pouvait que devenir un culte de noir symbolisme, obscurcissant parfois la qualité novatrice de sa musique.

Violence brute

«J'aurais pu écrire n'importe quand l'histoire de Joy Division, parce que leurs chansons sont intemporelles. J'avoue que les 40 ans du disque «Unknown Pleasures», en 2019, furent une accroche. Il fallait que je vide mes poches.» Jon Savage était parmi les quelques dizaines de fans garnissant les concerts du groupe entre 1978 et 1980. Le journaliste avait suivi les Sex Pistols et le mouvement punk anglais, dont il rédigera plus tard

«J'aurais pu écrire n'importe quand l'histoire de Joy Division, parce que leurs chansons sont intemporelles»

Jon Savage
Journaliste, fan et auteur

L'ouvrage définitif («England's Dreaming», Éd. Allia 2002).

Comme beaucoup, il cherchait la voie de sortie à ce mouvement déjà vieux - quatre années! - devenu son propre cliché. Le gang au nom polémique (des divisions de la joie désignaient une partie des camps de concentration où les nazis exploitait sexuellement les détenues), aux courtes coupes de cheveux informes et aux chansons à la violence brute, loin des grimaces du punk, retint toute son attention. «Ils étaient le meilleur groupe live que j'ai vu, et j'en ai vu quelques-uns.»

Bière et blagues

Le livre montre effectivement quatre jeunes amis amateurs de mauvaises blagues et de bière moins bonne encore, tout heureux de se découvrir musiciens et de trouver un auditoire. Ian Curtis y est décrit comme timide, aimable, très éloigné de l'icône tourmentée qu'il devint à titre posthume. Un gentil gars du Nord anglais, appliqué, fan de Burroughs, de Fassbinder et d'Iggy Pop, qui s'était marié à 19 ans et votait conservateur. Le bassiste Peter Hook, le guitariste Bernard Sumner et le batteur Stephen Morris (ils fonderont New Order après la mort de Curtis), mais aussi l'épouse, Deborah, et le fondateur de Factory Records, feu Tony Wilson, ra-

content leur incapacité à n'avoir pu, ou su, prendre les décisions nécessaires face au mal qui le rongait.

«C'est son épilepsie qui l'a tué, décrète Jon Savage. Elle s'est déclarée aux premiers mois du groupe. Elle était très sévère et évolutive. Cela donnait des prestations scéniques incroyables mais très dangereuses. On ne savait pas la traiter alors, on le gavait de tranquillisants, qui empraient les choses. À un moment donné, Ian a compris qu'il n'irait jamais mieux. Ses problèmes de couple, le poids du succès, son personnage romantique, c'est du blabla.»

Succès mort-né

Curtis se donna la mort la veille de partir tourner aux États-Unis. Joy Division restera à jamais un succès mort-né, avec pour testament deux disques phares, peu de photos et le clip posthume de «Love Will Tear Us Apart». «Sans bonne musique, Joy Division ne fascinerait pas aujourd'hui encore, dit Savage. Il y a un élément intemporel, hors mode. Elle n'est pas minimale, mais pas surproduite non plus, elle a toujours sonné moderne. La personnalité de Curtis et ses textes ont aussi quelque chose qui traverse le temps et l'espace, ils ne sont pas liés aux contingences de l'époque.»

Alors que les Sex Pistols jouaient une musique du passé avec une hargne inédite, Joy Division inventait le son des années à venir, dans une colère froide. «Le punk a apporté de l'énergie et un but à une Angleterre qui était l'enfant malade de l'Europe - ce qu'elle sera bientôt de nouveau. Peut-être que les quatre de Joy Division étaient conscients qu'ils créaient quelque chose de grand et de beau, mais ils ne le théorisaient pas. Ils jouaient, c'est tout.»

«Le reste n'était qu'obscurité»

Jon Savage, Éd. Allia, 363 pages



Sur scène, Ian Curtis (1956-1980) jouait sur le fil de son épilepsie, pour des prestations restées uniques. GETTY IMAGES

Voix et chapitres

Rentrée littéraire romande

Elisa Shua Dusapin sur la piste aux étoiles

«J'en n'ai aucune imagination. Tout ce que j'écris, je l'ai vécu d'une manière ou d'une autre.» Lâchée au cours d'une rencontre avec le public au Livre sur les quais à Morges, la phrase surprend de la part d'une romancière. Mais finalement pas autant que cela, s'agissant d'Elisa Shua Dusapin. «Avant, je n'osais pas le formuler ainsi, je me retranchais derrière la fiction, car mes écrits étaient plus personnels», confie-t-elle quelques jours plus tard au téléphone depuis Porrentruy, où elle a vécu enfant et où elle s'est réinstallée, après avoir passé les trois dernières années en résidence littéraire, des États-Unis au Japon.

La romancière franco-suisse née en 1992, diplômée de l'Institut littéraire suisse à Bienne, a grandi entre Paris, Séoul et le Jura. En 2016, elle déboulait en littérature avec «Hiver à Sokcho» (Éd. Zoé), un premier roman auréolé de nombreux prix. Ce récit s'amarré dans une Corée du Sud qu'elle connaît bien pour y avoir souvent passé des vacances, puisque c'est le pays de sa mère. Le spleen d'un port hors saison colle au lecteur, l'odeur forte du poisson lui chatouille le nez, la promesse d'une rencontre l'émeut. L'auteure poursuivait dans cette veine mélancolique avec «Les billes du Pachinko», plongeant de nouveau dans les questionnements liés au déracinement, cette fois dans le Japon voisin, où la jeune femme se sent aussi «comme à la maison». La Russie fut en revanche une vraie découverte, dont le concentré se retrouve dans «Vladivostok Circus». En lice pour le Prix Femina et le Prix Femina des lycéens, le roman suit l'entraînement acharné d'un trio pour devenir champion de barre russe. Là aussi, Elisa Shua Dusapin a grimpé sur cette poutre de 3 mètres de long et 20 centimètres de large, est tombée plusieurs fois avant de finir par fermer les yeux, expérimentant ce qu'elle décrit dans le roman lorsque l'équilibre de l'acrobate est assuré par la seule habileté des porteurs. «Au moment où j'ai rouvert les yeux, je me suis rendu compte qu'ils me balançaient. Cela m'a permis de comprendre cette sensation de lâcher-prise qui, paradoxalement, permet l'équilibre.»

Inspirée par des acrobates

Le sujet est né d'un concours de circonstances entre une envie d'évoquer les relations entre les êtres lorsque le statut n'est pas clairement défini, «lorsque ce ne sont ni des liens d'amitié ni de travail», et un

voyage. «J'ai rejoint Tokyo, depuis Porrentruy, sans prendre l'avion, en empruntant notamment le Transsibérien. À Moscou j'ai rencontré le trio de gymnastes de Johnny Gasser, que je connais depuis que je suis petite (ndlr: il est originaire de Porrentruy et fils des fondateurs du Cirque Starlight), et c'était évident que mon livre devait parler d'eux.» «Ce qui m'a inspirée, c'est leur passion, leur assiduité à s'entraîner quotidiennement durant vingt ans pour améliorer le mouvement afin qu'il soit plus spectaculaire, tout en veillant à la sécurité. Pourquoi à-t-on besoin à ce point d'aller chercher les limites?» Derrière les numéros époustouffants, elle décrit un autre spectacle: le corps malmené, la barre que chaque équipe bricole selon ses besoins, mais aussi la nourriture insipide, les loges vêtues, l'odeur tenace des animaux sur une piste qu'ils ne foulent plus depuis longtemps. «J'essaie toujours de m'intéresser aux manifestations du corps, car il ne ment pas. Cela permet de décrire ce qui se passe dans la tête sans partir dans des monologues psychologues.»

«Éviter les paillettes»

Le texte, court comme les précédents, fait ressortir une autre tension: celle entre les protagonistes, entre confiance nécessaire pour affronter le danger et non-dits. Rares, les mots mûrissent longuement. «J'écris très lentement et très peu. J'essaie de retirer tout ce qui est superflu. J'élabore dans ma tête, lors de longues plages de silence et de marche. Pendant la conception d'un roman, il peut arriver que je ne parle presque à personne pendant six mois.» Trouver le point de vue a pris du temps. Nathalie, costumière inexpérimentée de 22 ans arrivée de Belgique, découvre le trio et son univers. «Elle me permettait d'adopter un regard un peu décalé, et surtout sans le côté paillettes. Je ne voulais pas faire un livre sur le cirque.» La narratrice lui offre aussi la possibilité d'explorer des thèmes qui lui sont chers: les relations aux autres, l'identité, le déracinement. «Ce n'est pas quelque chose que je décide. C'est la voix qui m'est la plus proche. Il y a là une forme de mystère de l'écriture, comme si je creusais un sillon qui me rapproche à chaque livre de quelque chose d'essentiel pour moi.» **Caroline Rieder**

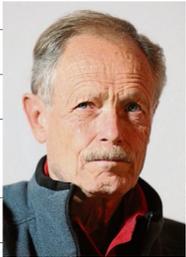
«Vladivostok Circus»

Elisa Shua Dusapin, Éd. Zoé, 175 p.

Top 10 des ventes de livres

Livres

1. «**Yoga**» Emmanuel Carrère – POL
2. «**Le crépuscule et l'aube**» Ken Follett – R. Laffont
3. «**Rachel et les siens**» Metin Arditi – Grasset
4. «**L'énigme de la chambre 622**» Joël Dicker – Éditions de Fallois
5. «**Les aérostats**» Amélie Nothomb – Albin Michel
6. «**Betty**» Tiffany McDaniel – Gallmeister
7. «**Fillie**» Camille Laurens – Gallimard
8. «**Impossible**» **Erri De Luca** – Gallimard
9. «**Les enfants du Platzspitz**» Ma vie avec une mère toxicomane» Michelle Halbheer – Wörterseh
10. «**Une rose seule**» Muriel Barbery – Actes Sud



NICCO CARANTI

Sur nos platines

Hip-hop



album, Nas prouve sa vitalité avec treize titres rondement menés et profondément nostalgiques. Avec son flow au groove intact et ses beats oldschool, le MC nous téléporte dans le Brooklyn des 90s, sans pour autant se reposer sur ses acquis. Le rappeur de 46 ans se confronte aux pratiques de la nouvelle génération (Don Toliver, Lil Durk, Hit-Boy) ou aux mélodies de l'exceptionnel Anderson .Paak et du mythique Charlie Wilson, tout en insufflant de la modernité dans ses arrangements soul et R&B. Nas se permet même de reformer son groupe The Firm le temps d'un titre, en invitant Foxy Brown et AZ. Terriblement efficace. **A.C.**

«King's Disease»
Nas
Mass Appeal Records

Chanson



En 2019, quelques mois avant son arrêt cardiaque, Henri Dès a passé ses nuits à écrire des titres sur mesure pour Pierrick. On y retrouve la candeur intacte du moustachu, ses ritournelles offensives et ses éternels accords majeurs à répétition. Mais dans la bouche du tout juste quinquagénaire, qu'on a connu Tonton à astiquer le rock ou batteur déchaîné d'Explosion de Caca, les dutronnades sonnent inévitablement surannées. Et le bougre, qui ne sait toujours pas chanter, y affiche ses faussetés sans broncher. Pourtant, en creusant derrière les ringardises rock et bluesy ou les bleuets écolos, la beauté de la filiation s'exprime sur des ballades guitare-voix étonnamment touchantes. **A.C.**

«Maintenant on est là»
Pierrick Destraz
Note A Bene

Pop



Il a baigné dans le rap, fait ses armes au sein du collectif parisien Bon Gamin avec le producteur Myth Syzer, avant d'assumer la pop et les chansons d'amour. On a connu l'chon le crâne rasé, le flow grave et dur. On le découvre tout artifice pour assumer un chant clair, léger, fragile. Et convaincant. Dans son premier album, «Pour de vrai», le chanteur se la joue Julien Doré du bitume, ou Frank Ocean parisien, détournant les codes du hip-hop pour mieux se servir des synthés branchés ou des sonorités jazz. Et livrer ses peines de cœur sur de l'electro-pop aux allures disco, des ballades doux-amères enivrantes ou des piano-voix à fleur de peau. **A.C.**

«Pour de vrai»
l'chon
911

Classique

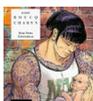


Quasi contemporain du célèbre «Messie», cet oratorio nous renvoie à plusieurs versions de référence, dont celle, qui a fait date, d'Harnoncourt, qu'a retenu dans cette captation le chef Leonardo García Alarcón. Les similitudes entre les deux s'arrêtent d'ailleurs là, car si le premier a conféré à son «Samson» un allant imposant, le second opte pour des lignes plus claires et des tempi plus nerveux. L'«Ouverture» donne un aperçu saisissant de ce que sera l'orientation des deux CD. L'évidence du propos, la distribution somptueuse (on citera le timbre limpide de Matthew Newlin et l'éclat solaire de Klara Ek), tout comme la beauté orchestrale font de cette version une référence absolue. **R.Z.**

G. F. Haendel, «Samson»
Chœur de chambre Namur; Millenium Orchestra; L. G. Alarcón (dir.)
Ricerca

Des plumes au poil

BD



Trente-cinq ans après «La femme du magicien», le duo composé par François Bouca et Jérôme Charyn n'a rien perdu de sa verve. Dans «New York Cannibals», le dessinateur français et l'écrivain américain continuent d'explorer les bas-fonds de la Grande Pomme. Déjà présents dans «Little Tulip» en 2014, Pavel le tatoueur et sa fille adoptive Azami reviennent sur le devant de la scène. Devenue flic et culturiste, la seconde s'est étoffée, les stéroïdes n'y sont pas pour rien. Elle trouve un bébé dans une ruelle. L'adopte. Gare: le petit ange constitue la première pièce d'un puzzle sanglant orchestré par une chamane cannibale rescapée du goulaig. Récit tendu, dessin nerveux, personnages forts: du tout bon. **PH.M.**

«New York Cannibals»
Miguel Chappuy
Éd. Le Lombard, 152 p.

Théâtre



Créée en ce moment même par Anne Vuilloz au Théâtre 2.21 de Lausanne (jusqu'au 4 octobre), la troisième pièce de Mélanie Chappuis ne déroge pas au style auquel elle nous a habitués. Comme dans ses précédents écrits: plume trempée dans une élégance rétro et sauvetage d'idéaux romantiques. Dans l'Argentine dont l'auteure cultive le souvenir d'enfance, un aristocrate déchu hasarde à l'oral un scénario d'explorer les bas-fonds de la Grande Pomme. Déjà présents dans «Little Tulip» en 2014, Pavel le tatoueur et sa fille adoptive Azami reviennent sur le devant de la scène. Devenue flic et culturiste, la seconde s'est étoffée, les stéroïdes n'y sont pas pour rien. Elle trouve un bébé dans une ruelle. L'adopte. Gare: le petit ange constitue la première pièce d'un puzzle sanglant orchestré par une chamane cannibale rescapée du goulaig. Récit tendu, dessin nerveux, personnages forts: du tout bon. **PH.M.**

«Après la vague»
Léwis Chappuy
BSN Press, 46 p.

Polar



Partant de l'homophonie qui fait rimer les maux avec les mots, Alain Renouit élucubre un roman policier ayant la Cité de Calvin pour décor et la réalité de ses immigrés pour trame. Le Genevois, qui a bourlingué de par le monde comme de par la page blanche, abreuve son récit à sa pratique de prof de français langue étrangère auprès des chômeurs et des demandeurs d'asile: la barrière linguistique à l'intégration, il s'y nourrit de sa langue maternelle, un aristo déchu déchu hasarde à l'oral un scénario d'explorer les bas-fonds de la Grande Pomme. Déjà présents dans «Little Tulip» en 2014, Pavel le tatoueur et sa fille adoptive Azami reviennent sur le devant de la scène. Devenue flic et culturiste, la seconde s'est étoffée, les stéroïdes n'y sont pas pour rien. Elle trouve un bébé dans une ruelle. L'adopte. Gare: le petit ange constitue la première pièce d'un puzzle sanglant orchestré par une chamane cannibale rescapée du goulaig. Récit tendu, dessin nerveux, personnages forts: du tout bon. **PH.M.**

«Seuls demeurent les maux»
Alain Renouit
Éd. Le mot Everest, 198 p.

Roman



À 33 ans, Miguel Bonnefoy est couronné des louanges, déjà massives sur le sobre «Héritage» qui brigue Goncourt et autre Médicis. Le Français, fils d'un martyr de la lutte chilienne et d'une Vénézuélienne, creuse encore le sillon des origines. Avec les Lonsonier, nom «dérivé» de Lons-le-Saunier par un douanier à Valparaiso au XIX^e siècle, le conteur prend le large épique. Pourtant, son récit en cinémascope niche dans les entrelèts des épopées, des pionniers de l'aviation aux révolutionnaires politiques. Le style ramassé emporte en délicates précisions, s'arrête sur un puceron de vigne, tord le cœur sur l'exil ou flamboie avec une cocasserie baroque, d'inventeur d'hosties en dressouse de rapaces. Du réalisme magique en épure. **C.LE**

«Héritage»
Miguel Bonnefoy
Éd. Rivages, 205 p.

Journal



Depuis bientôt trente ans qu'il se gratte en Lapi-pinet, Lewis Trondheim n'a cessé d'interroger son nombril et celui de ses frères humains. Le dessinateur philosophe sort du confinement avec «Un peu d'amour» et des questions. Tester ou pas tester l'application qui permet de vérifier que votre copine n'a pas tourné dans un porno? Si les livres étaient comestibles, mangerions-nous ceux que nous avons détestés? Mais aucune amertume ne résiste à l'humour absurde suintant de ces longues oreilles héroïques à l'écoute du petit peuple du monde. Le trait elliptique comble les blancs existentiels pour rebondir sur le néant. Les aficionados ajouteront à ce shoot de cérébralité salutaire la revue «Mon lapin quotidien». C'est viral. **C.LE**

«Un peu d'amour»
Lewis Trondheim
Éd. L'Association, 48 p.

Beaux-arts



Architecte de formation, dessinateur par passion, Loustal voyage sans amarré de genre. Champion du fusain et du lavis, le Français avait déjà produit les croquis de ses vagabondages en solitaire. «Dessins d'ailleurs», puis «Esprits d'ailleurs» passaient par le Vietnam ou l'Écosse, la Suisse ou Tahiti. Ce nouveau recueil code toujours sous le signe des antipodes. Lui qui jadis se plaçait en traits rugueux sous l'influence de Gustave Doré et Philippe Druilleit, explique avoir conçu un style. Et le voyageur en chambre s'en est trouvé assez rassuré pour embarquer comme les Theroux et autre Chatwin qui l'admire. Dans un vrac qui ne s'encombre pas de chronologie ou géolocalisation, 200 dessins, huiles et aquarelles refont la route. **C.LE**

«Aux antipodes»
Jacques de Loustal
Éd. La Table ronde, 184 p.